



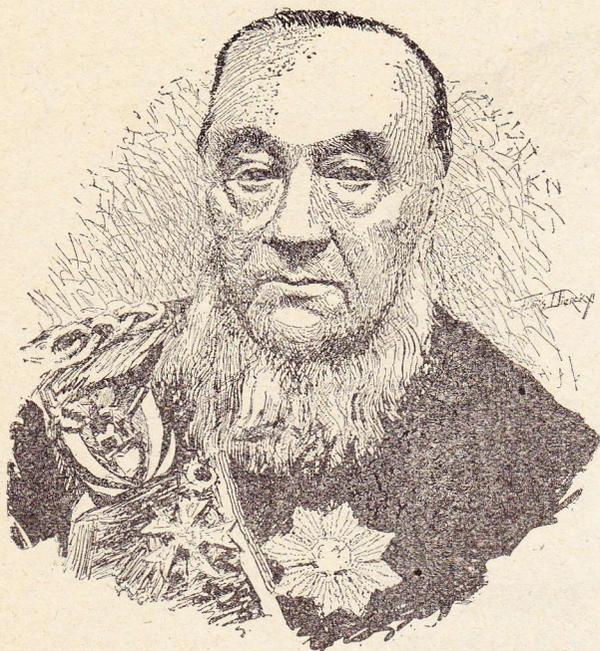
Le Général De Wet.

Après avoir prononcé ces mots, le commandant Fourie se rassit tranquillement.

Il régna dans le tribunal un moment de silence. L'impression ne se calma pas de sitôt. Puis à la demande de l'avocat van Hees, le colonel Moorhead s'avança pour témoigner en faveur de la défense.

Le défenseur van Hees, à son tour, rappelle les articles 69 et 97 de la loi de la défense nationale et l'article 189 du code militaire. Sa plaidoirie tend à démontrer que si la Cour n'est pas convaincue que les accusés étaient en service actif, la Cour n'est pas compétente dans cette affaire, mais que dans ce cas les accusés doivent com-

paraître devant un tribunal civil en vertu de l'article 40. L'article 97 dit qu'un homme qui n'est pas en service actif doit comparaître devant un tribunal civil. Et l'avocat appuie sur le mot « doit ». Quand il s'agit d'une peine capitale, la Cour doit être convaincue que l'accusé est réellement en service actif, ou qu'on lui a fait savoir qu'il avait été appelé en vue du service actif. D'après l'article 189 du code, un accusé doit être en service actif réel pour pouvoir être traduit devant un conseil de guerre. C'est pourquoi l'orateur estime que l'article 104 de la loi relative au conseil de guerre n'est pas applicable dans l'espèce.



Le Président Kruger †.

A propos de l'accusation, le défenseur déclare qu'il ne s'agit pas de haute trahison, mais de trahison. L'orateur dit qu'il faut avoir recours à la loi ordinaire non seulement pour l'explication du mot de trahison, mais aussi pour les peines. Il reproduit une citation de Van der Linden, qui reste toujours une opinion autorisée. La peine ne peut être que de brandir l'épée au-dessus de la tête du délinquant, avec l'emprisonnement ou l'exil. Il est ici question de trahison et non de haute trahison et la trahison ne peut être punie de mort que dans des cas très rares.

Il est convaincu que la Cour ne demandera pas la peine la plus forte pour le frère plus jeune, qui se trouve sous l'influence de son aîné.

Le commandant Fourie n'a pas demandé la clémence du tribunal. Il défie qui que ce soit de prouver qu'il n'est pas animé de sentiments élevés. Dans toute nation il y aura des hommes qui placent le patriotisme national au-dessus de tous les privilèges qui leur sont accordés par le conquérant.

Chez le commandant Fourie l'amour de la patrie domine tous les autres sentiments.

L'orateur fait une plaidoirie très intéressante et très émouvante et insiste auprès de la Cour pour qu'elle apprécie les sentiments du commandant Fourie en tenant compte de la situation du pays et de la proclamation adressée au peuple le 10 décembre par le général Botha pour inviter non seulement le public, mais aussi les officiers et les troupes à l'oubli et au pardon.

En terminant, le défenseur exprime l'espoir que la Cour se montrera clémente envers le jeune Fourie et qu'elle permettra au gouvernement d'appliquer aux hommes placés sous les ordres de Fourie les mesures de clémence qu'elle doit garantir à ceux qui lui sont opposés.

La Cour déclare qu'elle pèsera mûrement sa sentence.

Dans la déclaration de Fourie au tribunal, dit la « Volksstem », il est fait allusion à un événement qui s'est produit le 10 octobre, jour anniversaire de feu le président Kruger, et qui est resté ignoré jusqu'à ce jour. En effet, la presse fut invitée par l'autorité le lendemain des faits à ne pas en publier de compte rendu. Et, bien que la presse anglaise ait cru bon depuis lors de négliger cette demande, il n'en sera encore rien dit même maintenant, — sauf ceci :

Joseph Fourie et M. Oswald Teichmann, un de ses voisins et amis, se trouvaient par hasard ensemble dans la ville le 10 et avaient l'intention de rentrer ce même soir à leurs postes lorsque le temps étant devenu très

mauvais, ils résolurent d'attendre plutôt pour partir jusqu'au lendemain matin. Puis — se souvenant du fait que c'était l'anniversaire du Président Kruger — ils apprirent que suivant une ancienne coutume cet anniversaire devait être commémoré à l'Opéra. Ils se décidèrent tous deux à s'y rendre. Mais Fourie étant vêtu d'une culotte de cavalier et d'un veston, résolut de chercher une place assise à un endroit de la salle où l'on ne remarquerait pas sa tenue qui ne cadrerait pas avec cette réunion distinguée. Ainsi il se rencontra avec quelques autres amis dans la galerie de l'Opéra, parmi un grand nombre de personnes qui étaient venues dans le but de troubler la soirée.

Lorsqu'une chorale placée sur la plateforme commença à se faire entendre, ces gens se mirent à entonner toutes sortes de chansons de rue; Joseph Fourie se leva alors, et, prenant la parole en anglais, invita les assistants d'un ton calme et très modéré à respecter la cérémonie commémorative organisée par les Afrikaners. Si l'on ne désirait pas entendre parler le général Beyers — dit-il, — le plus simple était de quitter la salle. Jamais les Afrikaners ne se sont laissés aller à troubler par des démonstrations mal placées une fête de nos concitoyens d'origine anglaise, et jamais ils ne le feront. Que de leur côté les Anglais agissent donc de même !

Quelques-uns des assistants du côté anglais — il faut le dire à leur honneur — se levèrent ensuite pour approuver ce que Fourie avait dit et prièrent instamment les autres de se comporter en « gentlemen ».

Rien n'y fit. Il y avait là des éléments qui semblaient être venus dans le seul but de désorganiser la soirée, et il ne fallut pas attendre longtemps avant qu'on ne fût sur le point d'y arriver.

Le lendemain matin, dimanche, Joseph partit pour Gezina et déclara à un ami que les événements de la veille au soir lui avaient clairement démontré que certaines gens cherchaient toujours et chercheraient en toutes circonstances à outrager l'Afrikaner; et, dit-il, tout ce que j'ai oublié depuis des années, tout ce que je m'efforce sérieusement d'oublier et de pardonner, tout cela s'agite aujourd'hui à nouveau dans mon sang, — je ne me possède plus ! »

On sait le reste. A partir de ce soir de la cérémonie de l'Opéra, Joseph Fourie était devenu... un rebelle.

Le samedi soir, 19 décembre, le conseil de guerre rendit sa sentence et condamna le capitaine Joseph Jean Fourie et le lieutenant Jean Pierre Fourie à la peine de mort. Le jugement fut confirmé et la peine du lieutenant Fourie commuée en celle de 5 ans de prison.



Le Président Steyn †.



Le Général Botha †.

Ce même soir, à 9 heures cette sentence fut communiquée aux condamnés et l'exécution du commandant Fourie fixée au dimanche matin à 5 heures.

Le samedi, écrit la « Volksstem », plusieurs pétitions circulèrent dans la ville et se couvrirent rapidement de signatures; on y demandait au cas où la peine de mort serait prononcée contre les deux Fourie, que la sentence ne fût pas exécutée.

Une députation fut formée pour transmettre ces pétitions au ministre de la défense nationale. Cette députation se composait du docteur D. E. Malan, qui devait prendre la parole, de C. Neethling, du général Jan Joubert, du docteur A. E. Gruenberger et du docteur Gey van Pittius.

On apprit que le général Smuts n'était plus à Prétoria, mais à son poste à Irène, et on demanda au commissaire Truter qu'il accordât à cette députation la permission de s'y rendre. On communiqua naturellement au commissaire le but du voyage et l'autorisation sollicitée fut donnée par écrit.

Lorsque la députation arriva au poste du général Smuts, un des employés féminins lui apprit que le général était allé en promenade et qu'on ne savait où il était, ni quand il reviendrait. La députation résolut donc d'attendre. Après qu'on eût été assis une demi-heure environ, une automobile arriva derrière la maison et un instant après la députation fut informée que le général avait été mandé en hâte à Prétoria et que l'auto allait le chercher.

La députation retourna alors à Prétoria. Là on décida que le docteur Malan, H. S. Bosman et Neethling remettraient les pétitions au général Smuts. Ils ne réussirent pas à obtenir une audience du ministre.

A 10 heures la députation apprit que la peine de mort prononcée contre le commandant Fourie avait été confirmée. Les pétitions furent alors remises au lieutenant Louis Esselen, qui se chargea de les transmettre au général Smuts. Le lieutenant Esselen réussit à se mettre en rapport avec le général Smuts par téléphone. Le ministre répondit que les pétitions pouvaient lui être remises le lendemain matin, (dimanche matin) à 9 heures. Le lendemain matin cela n'était plus nécessaire; la sentence avait déjà été exécutée.

Mme Joubert, femme du général, et la vieille mère du commandant Fourie ont également essayé en vain d'être reçues par le général Smuts le samedi après-midi. Elles n'y ont pas réussi, bien qu'elles aient roulé dans une auto pendant presque tout l'après-midi.

A propos des dernières heures du commandant Fourie, la « Volksstem » communique les renseignements ci-après :

« D'après ce que l'on nous apprend, à 9 heures le capitaine Fourie a reçu dans sa cellule, au bureau des plaintes, communication de la peine de mort prononcée contre lui. Le fonctionnaire chargé de cette mission trouva le condamné sommeillant. On le réveilla et on lui dit : « Joseph Fourie, you are to be shot to-morrow morning at day-break » (Joseph Fourie, vous serez fusillé demain matin à l'aube).

Puis on lui demanda s'il avait encore quelques dispositions à prendre. Il demanda à voir entre autres M. Neethling d'Eloffsdal.

Le docteur Davis se rendit auprès de lui et lui demanda s'il voulait qu'il lui administrât un narcotique. Fourie refusa. Il déclara vouloir passer ses dernières heures à se préparer à la mort.

A 6 h. 30 M. Neethling fut prévenu que le capitaine Fourie désirait lui parler d'urgence. Lorsqu'il arriva, Fourie lui déclara qu'il voulait voir aussi M. Bosman. Celui-ci vint immédiatement, et le capitaine Fourie demanda au pasteur de faire connaître la sentence à ses parents et de leur demander de vouloir passer la nuit avec lui en prières. Sur sa demande son frère, qui occupait la cellule voisine de la sienne fut autorisé à se rendre auprès de lui, d'abord pour cinq minutes, puis pour dix minutes, et à l'intervention d'un fonctionnaire supérieur, ce temps fut même prolongé jusqu'à trois quarts d'heure.

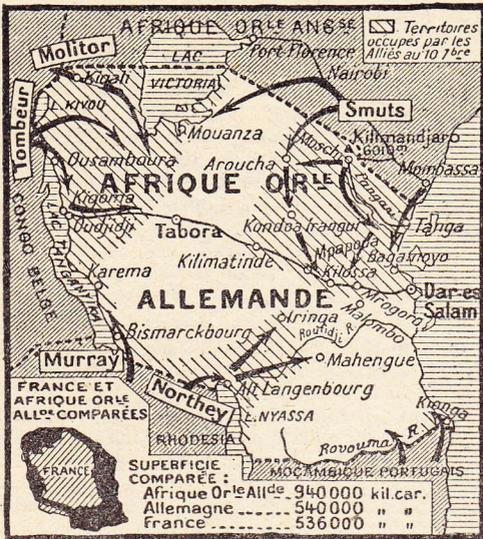
A minuit le commandant Fourie fut transféré en compagnie de M. Neethling par automobile à la prison locale où se trouvent également les autres prisonniers civils. Cette prison est située près du grand sentier de l'hôpital. Le gardien, qui se montra très humain s'informa si le commandant Fourie désirait encore quelque chose. Fourie demanda une table et du papier, parce qu'il voulait écrire. Il passa alors toute la nuit à écrire, à prier et à causer.

Pendant la nuit il s'entretint aussi avec un des fonctionnaires et lui dit notamment :

« Maintenant je dois mourir parce que je suis resté fidèle au drapeau sous lequel je suis né et pour lequel



Joseph Fourie †.



Carte des opérations militaires dans les colonies.

j'ai toujours lutté. Il n'y a pas de grâce pour moi, bien que j'aie été par hasard le jeune homme qui sortit avec le drapeau blanc pour recevoir la capitulation du docteur Jameson, et maintenant il est lui Sir Starr Jameson, tandis que moi, on va me fusiller.»

Vers cinq heures le commandant Fourie et M. Neethling entendirent un bruit de conversations au dehors de la cellule. Fourie dit : « Ils sont là. » Mais c'était inexact.

A cinq heures et quart des ordres retentirent au dehors. Tous deux comprirent que l'heure de l'exécution avait sonné.

Joseph Fourie se leva et pria : « O Dieu, donnez-moi de la force, donnez-moi du courage. Tout va bien, aidez-moi jusqu'au bout », et tranquillement, il attendit.

Alors le bailli pénétra dans la cellule. Il s'informa si le commandant Fourie avait encore des dispositions à prendre. Fourie demanda que l'on voudt remettre son corps à sa famille, afin qu'on pût lui donner une sépulture convenable. Le fonctionnaire fit observer que la sentence de mort devait être exécutée sous la loi militaire, mais il promit de faire tout ce qui était possible pour satisfaire à sa requête.

Répondant au docteur Clarke, le médecin de la prison, il refusa de prendre une drogue quelconque. Il dit seulement en se tournant vers M. Neethling : « Ils ne doivent cependant pas me tirer dans la figure, j'ai un grand cœur d'Afrikaner; il y a là assez de place pour me fusiller. »

Quand le moment fut venu de sortir, M. Neethling déclara qu'il resterait dans la cellule afin de prier pour Fourie, mais le commandant se retourna, le regarda et dit : « Mon vieil ami, tu es resté auprès de moi jusqu'à la fin, regarde moi encore maintenant, ce sera une consolation pour moi. »

M. Neethling répondit : « Certainement que je veux faire cela, Fourie. » Et tous deux sortirent de la cellule aux côtés l'un de l'autre. Lorsqu'ils arrivèrent à la partie postérieure de la prison, où la sentence devait être exécutée, Fourie serra la main au pasteur et dit ces seuls mots : « Au revoir. » Puis il alla s'asseoir sur la chaise, noua le bandeau devant ses yeux et chanta d'une voix ferme :

« Lorsque nous franchissons la vallée de la mort,
Tous les amis terrestres nous abandonnent. »

Quand il prononça les dernières paroles les coups partirent et Fourie avait vécu.

Pas un instant il n'a fait preuve de crainte ou de pusillanimité. Ce n'est qu'en parlant de sa famille, de sa patrie et de son peuple que les larmes lui venaient aux yeux. Il est mort vaillamment, avec une confiance absolue en Dieu.

Sa famille l'avait visité dans l'après-midi et il ne la

revit plus après qu'on lui eût communiqué la sentence de mort, mais il a écrit à tous d'une main ferme, ainsi qu'à ses amis, et à son peuple.

La rébellion fut promptement étouffée. Le général Beyers fut battu à Rustenberg, puis à Bultfontein. Muller eût le même sort à Sandfontein et De Wet à Marquard et à Kalahasi. Le général tomba aux mains de ses adversaires à Waterburg. A la fin de 1914 Botha était maître de la situation.

* * *

Revenons maintenant aux événements qui se déroulèrent au Congo.

Quelques colonnes belges, qui étaient établies au nord du lac Kivu, ignoraient encore la déclaration de guerre lorsque le 14 août elles furent attaquées par le poste allemand de Kissegnies.

Des escarmouches se produisirent partout dans cette zone. Nos avant-postes durent se replier. La tribu des Watusi, excitée par les Allemands, se livra à des pillages et à des meurtres.

Le sous-lieutenant Mamet, qui avait été cerné avec 150 hommes dans l'île Kiwiji par la trahison des inigènes, fut obligé de se rendre.

Les Belges, depuis le Tanganika jusqu'au lac Albert-Edouard, n'avaient que 850 hommes à opposer aux Watusi et le 30 septembre ils reçurent l'ordre de se retirer vers Kibati.

Ils y reçurent des renforts et organisèrent des colonnes volantes, sous les ordres des lieutenants Berns, Van de Guinste, Terlinden, Arrhenius et Jacques de l'Épine, qui parcoururent le pays en tous sens.

Les Watusi durent battre en retraite sur tous les points et les Belges purent avancer de nouveau jusqu'à Goma et même jusqu'à proximité du poste allemand de Kissegnies.

Le 4 octobre fut une journée importante et critique. Les Allemands menaçaient la province orientale du Congo et le sort de Stanleyville était en jeu.

Le lieutenant-colonel Henry avec 350 hommes accepta la bataille contre un ennemi nettement supérieur. Il avait peu de munitions et ne pouvait opposer qu'une seule pièce aux canons de campagne et aux mitrailleuses de l'ennemi. Les Belges remportèrent la victoire, mais les officiers Terlinden et de l'Épine furent tués et un tiers de nos hommes mis hors de combat.

Les frontières près du lac Kivu étaient désormais protégées.

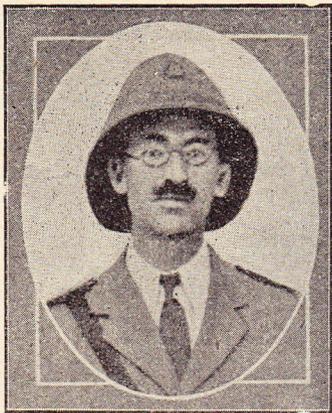
Du 25 août 1914 au 18 février 1916 on se battit au Cameroun.

Deux tentatives, faites fin août 1914 par les Anglais en vue de conquérir le Cameroun, furent repoussées par les Allemands. Les Anglais subirent de grandes pertes et durent repasser la frontière de la Nigérie, où les Allemands occupèrent même quelques stations de la colonie anglaise. Cependant un peu plus tard les Anglais s'emparèrent du port allemand de Duala.

Au cours de l'année 1915 les Anglais conquièrent le nord-ouest du Cameroun et d'octobre 1915 à mai 1916 ils



Le général Tombeur.



Le lieutenant-colonel Huyghe.

se rendirent maître de toute la province du Cameroun. La capitale Yaunde tomba le 1er janvier 1916.

Le gouverneur allemand Ebermaier se replia vers la Guinée espagnole. Le capitaine von Raben lutta encore, mais après une résistance énergique il dut capituler à Mora. Dès lors le sort de la colonie allemande du Cameroun était décidé.

Botha conquit l'Afrique du Sud-Ouest (5 août 1914-9 juillet 1915).

C'est dans l'Est Africain que les opérations durèrent le plus longtemps.

Nos troupes étaient placés sous les ordres du général Tombeur, qui les divisa en deux brigades de deux régiments chacune.

La brigade du nord se trouvait sous le commandement du colonel Molitor et celle du sud sous les ordres du lieutenant-colonel Olsen, un Danois. Il fallait essayer de se rendre maître des lacs Kivu et Tanganika afin d'entraîner la navigation allemande. Après avoir acquis ce résultat on pourrait songer à entreprendre une offensive.

Cette offensive commença en 1916 et parmi les faits intéressants de la campagne nous enregistrons les suivants.

Occupation de l'île Kidjwi et de Kigali, capitale du Ruanda (6 mai).

Le 19 mai nos troupes prirent Nyanza, les Watusi conclurent une alliance avec nous sous leur roi Musinga. Puis eut lieu l'occupation de Kitega et d'Usumbara, le port septentrional du Tanganika.

Le 14 et le 15 juillet la brigade du nord se battit près de Djohahika et s'empara le 24 de Maria Hilf et en août de Saint-Michel.

Le 15 juillet la brigade du sud prit Niansa-Migera et le 29 juillet Kigoma, avec le puissant concours d'une escadre belgo-britannique et d'hydroplanes.

Les colonnes belges marchèrent alors sur Tabora, la capitale de l'Est Africain Allemand, une ville superbe avec de grands hôtels, des maisons de commerce et des édifices modernes.

Pour l'atteindre il fallut effectuer une marche pénible à travers une plaine déserte.

Les troupes ennemies étaient commandées par le général Wahle.

Le 1er septembre les premières troupes entrèrent en contact. L'ennemi opposa une résistance acharnée. On se battit à Ussoke, Mabama, Lulanguru, Itaga.

Tabora se rendit le 19 septembre. A 10 heures du matin les troupes du nord et du sud y firent leur entrée.

Un groupe d'Européens alla à leur rencontre avec un drapeau blanc et un drapeau belge. C'étaient des Alliés, surtout des Italiens, qui étaient retenus prisonniers par les Allemands. On s'imagine sans peine avec quelle joie ils accueillirent leurs libérateurs. Ils avaient été internés pendant deux ans et avaient enduré beaucoup de misères.

Ils annoncèrent que les Allemands s'étaient retirés pendant la nuit. Les hôpitaux étaient remplis de blessés. Un représentant du gouvernement allemand attendait les vainqueurs, remit la ville et demanda la protection des Belges pour la population civile.

Il fut décidé que l'armée ferait son entrée le lendemain matin avec le général Tombeur à sa tête et défilerait devant la citadelle.

Ce fut une entrée silencieuse, sans musique, sans chevaux ni mulets, car les bêtes avaient presque toutes succombé en cours de route. Ce n'étaient pas des troupes de parade, mais des troupes victorieuses après une rude campagne.

Les quatre régiments marchèrent l'un derrière l'autre aux sons des clairons et avec les drapeaux déployés. Une foule compacte était rangée de chaque côté : des indigènes, des milliers d'Arabes et d'Hindous, des Italiens, des Anglais, des Français, des Grecs et des Belges, qui acclamèrent les troupes avec enthousiasme. Tous les Allemands se taisaient.

Les soldats voyaient une foule de choses qu'ils n'avaient plus vues depuis longtemps, une gare, des rails, des wagons, des antennes de télégraphie sans fil, des autos, des motocyclettes, des réverbères, des enfants blancs et des femmes blanches.

Le général anglais Crewe arriva en auto ; il commandait un corps anglais qui devait attaquer également Tabora, mais qui se trouvait devant un fait accompli. C'avait été une course de vitesse entre les troupes alliées, que les nôtres avaient gagnée avec quelques milles d'avance.

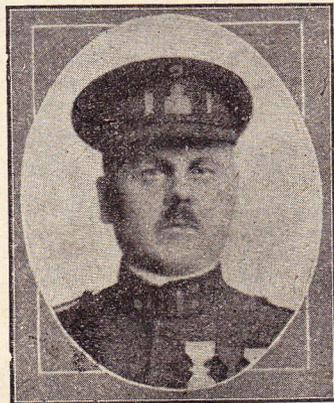
Charles Crewe vint féliciter le général Tombeur, dont le quartier général était établi dans les riches appartements de l'état-major allemand, dans le bâtiment de la mission des Pères Blancs.

Tabora, qui compte 40,000 habitants, fut fondée par les Arabes, en 1820, et passa, en 1885, au pouvoir des représentants du Kaiser.

« Le calme est revenu dans la cité où, sous la domination nouvelle chacun court déjà à ses affaires comme si les Allemands n'avaient jamais existé, — écrit Pierre Daye dans son ouvrage. « Avec les vainqueurs de Tabora. » — Il y a un monde énorme qui grouille là, du côté de la vieille ville et du socco (marché) ; des Hindous sordides, des Arabes vêtus de sombres étoffes, à l'allure grave et noble, des Grecs au parler claironnant, des Italiens aux cravates multicolores, des Anglais corrects malgré leur captivité de deux ans, des civils allemands placides et obséquieux qui ne paraissent guère choqués de se voir ainsi envahis, des femmes blondes et larges venues des bords de la Sprée ou du Rhin qui coudoient de noirs porteurs, des traîneurs de pousse-pousses à la musculature saillante, des négresses arabisées, voilées de couleurs éclatantes et couvertes de bijoux ou d'émaux chatoyants, des missionnaires alliés, pâles et émaciés, délivrés hier par nous, des soldats congolais — les nôtres — qui, revêtus d'une ceinture écarlate, sont promus à la dignité de policemen, des officiers belges qui ont retrouvé au fond de leurs coffres des vêtements frais, des Persans, des Afghans, des Somalis et bien d'autres ».

Il se faisait un commerce très actif dans la ville primitive.

Dans le quartier européen s'alignent le long des avenues des coquettes villas, luxueusement meublées, ce que



Le Lieutenant-Colonel Olsen.



Le Colonel Molitor.

nos militaires ne manquèrent pas d'apprécier à sa juste valeur.

Les officiers y logèrent et on y aménagea des hôpitaux et des bureaux.

Des prisonniers allemands — principalement des marins — durent nettoyer et balayer les rues.

Le commandant G..., qui avait été lui-même captif ici pendant deux ans, était chargé de la garde des prisonniers.

« Nous avons simplement renversé les rôles », raconta-t-il à un officier. « Nous, les prisonniers d'hier, nous gardons nos geôliers d'aujourd'hui. Ils sont dans les camps de concentration fort bien construits par eux et où nous étions il y a peu de temps encore. Nous logeons aujourd'hui dans leurs meubles. Nous nous sommes bornés à faire traduire le règlement qu'ils nous imposaient et nous le leur appliquons à la lettre. Ils ne sont pas contents, mais à qui s'en prendre si ce traitement est rigoureux ?

Ainsi, ils ont, naguère, devant les noirs, obligé certains d'entre nous à vider des latrines : ils se livrent à ce réjouissant exercice pour le moment. Bien entendu, nous avons dû interner des civils, mais ceux-là ne travaillent pas. Au reste, l'ennemi, qui vient d'être rejeté presque sans aucun matériel dans la brousse, y meurt de faim et se rend chaque jour en plus grand nombre. Après notre victoire, la campagne se terminera bientôt faute d'adversaires...

— Et comment, dis-je, parlaient-ils de nous ?

— Oh ! au début, ils ne pensaient même pas que les Belges oseraient jamais dépasser leurs frontières. La preuve en est que ce « Kaiserhof » qui est admirablement conçu, a été édifié presque entièrement pendant la guerre, et bien d'autres constructions importantes aussi. C'était, alors, le temps où ils nous accablaient, nous prisonniers, de rigueurs. Mais, en avril dernier, ils ont commencé à s'inquiéter, ils nous ont accordé alors peu à peu plus de liberté. Bientôt (vous avanciez à Kivu !) ils nous logèrent convenablement. Peu après (vous preniez le Ruanda), ils nous donnèrent une liberté presque complète. Ensuite (vous veniez de conquérir l'Urundi) ils nous octroyèrent 10 roupies par jours. Alors (Ujiji et Kigoma étaient pris) ils devinrent polis. Enfin (c'était à la fin d'août et vous approchiez) ils se firent plats et obséquieux et il y en eut qui vinrent nous dire : « Nous espérons que nous serons bien traités, comme vous l'êtes par nous. »

Ils se consolait de leurs défaites en disant : « Nous serons vainqueurs en Europe ; cela rachètera tout ! » Mais, dans les derniers temps, ils commençaient à douter. Les offensives, l'échec de Verdun, l'intervention roumaine les démoralisaient complètement. Ici, la perte de leur capitale est le coup de grâce.

— Comment étaient-ils renseignés sur les événements d'Europe ?

— Mais ils avaient un très puissant poste de télégraphie sans fil, qui est du reste la seule chose qu'ils aient pris le soin de détruire avant leur retraite précipitée. Ils recevaient ainsi tous les communiqués britanniques et

les dépêches Reuter envoyés aux postes anglais de Zanzibar et de Mombasa. Bien entendu, ils ne publièrent pas dans leur intégralité ces nouvelles, mais ils s'en servaient pour fabriquer un bulletin, auquel ils ajoutaient des renseignements de leur cru et qui était tout simplement publié sous le nom de « communiqué impérial ». Vous avez, du reste, pu voir qu'ils avaient aussi développé le plus possible leur réseau de télégraphie : au long des principales routes se dressent de longues perches, reliées par tous les bouts de fil métallique qu'ils purent trouver dans la colonie et qui, faute d'isolateurs spéciaux, sont fixés à des goulots de bouteille coupés très habilement et attachés au moyen d'un long clou.

Le « Kaiserhof » est un grand et vaste hôtel, bien aménagé, avec des fleurs répandues partout. Les chambres et les salles sont spacieuses, gaies et hygiéniques.

Nos soldats poursuivirent l'ennemi et lui infligèrent une nouvelle défaite à Sikonge où ils firent beaucoup de prisonniers.

Le général Malfeyt fut nommé commissaire royal des territoires occupés.

Toutefois les Allemands n'étaient pas encore définitivement battus. Ils se retirèrent dans le bassin du Ruffiji et s'y reformèrent. Ils possédaient de vastes dépôts de munitions, d'armes, de vivres et d'autres approvisionnements.

En avril 1917 un détachement réussit à se glisser à travers les lignes anglaises et à avancer dans la direction de Tabora.

Les Allemands espéraient semer la discorde et pouvoir résister sur divers points aux troupes anglaises, escomptant que la paix arriverait sans que la lutte eût été entièrement terminée.

Les Belges et les Anglais coopérèrent pour briser cette résistance. Le général Tombeur était rentré en Europe et le colonel Huyghe avait été chargé du commandement supérieur.

Des bataillons belges prirent position au sud de Tabora et refoulèrent l'ennemi vers l'est, puis vers le nord, loin du grand port de Muanza sur le lac Victoria.

Le colonel Huyghe voulait marcher sur Mahenge, où la plupart des troupes allemandes étaient concentrées. Après avoir pris des mesures préparatoires, la lutte commença le 15 août au milieu des montagnes abruptes, des vallées stériles qui constituaient de véritables déserts.

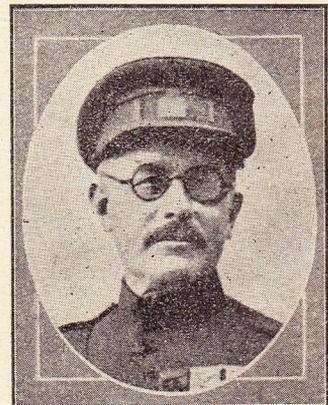
Près de Mahenge se déclencha une bataille qui dura huit jours. Les Allemands furent défaits, mais le résultat n'était pas encore décisif.

C'est le 9 octobre seulement, après une nouvelle bataille de trois jours, que nos couleurs purent être arborées à Mahenge.

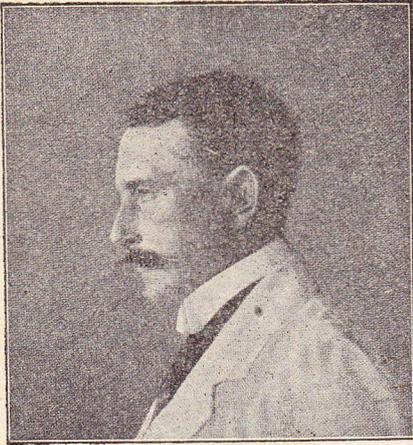
Le major Gilly poursuivit l'ennemi à travers le pays montagneux et sauvage. Les Allemands étaient commandés par Taffel, qui se rendit aux Anglais à Nezala le 27 novembre.

Les derniers contingents se retirèrent dans le Mozambique sous la conduite de von Lettow ; les Portugais et les Anglais se mirent à leur poursuite.

Quant aux Belges leur tâche était terminée.



Le Major Rouling.



Le Dr. A. Schnee, gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande.

LES ÉVÉNEMENTS NAVALS EN 1916 ET EN 1917.

Le capitaine Fryatt. — Les attaques contre les navires hollandais. — La bataille de Jutland. — La guerre de pirates contre les navires du Relief et les navires hôpitaux.

Reportons encore une fois nos regards vers la mer. Les Allemands poursuivaient avec une fureur aveugle leur campagne sous-marine et leurs contre-torpilleurs entreprenaient de temps en temps un raid plus ou moins audacieux. Malgré les dangers auxquels ils s'exposaient la plupart des navires britanniques continuèrent à tenir la mer, et parmi eux se trouvait notamment le « Brussels », du Great Eastern, commandé par le capitaine Fryatt.

Ce nom est devenu si célèbre et si tragique à la fois qu'on ne peut le passer sous silence dans l'histoire de la guerre. Nous allons rapporter ci-après les glorieuses aventures de ce marin d'élite.

Fryatt ! Nos pilotes le connaissent depuis longtemps. Pendant des années il avait assuré le service de l'Angleterre vers Anvers. « C'est un gentleman », me déclara l'un d'eux ; « un gentleman à terre et à son bord. Excellent capitaine et bon caractère. J'ai passé bien des heures dans sa maison à Dovercourt. De « telegraph-boy » au Great Eastern, il était monté jusqu'au grade de capitaine. La compagnie savait quel fidèle serviteur elle possédait en sa personne. »

Fryatt se trouvait à bord du « Brussels » lorsque celui-ci fut arrêté par les Allemands le 22 juin 1916. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. On apprit la nouvelle ce midi-là au port de pêche de Flessingue. Les pêcheurs d'Arnemuide qui avaient tendu leurs filets dans les bouches de l'Escaut, virent le bateau et le reconurent. On téléphona à l'armement et on apprit que le « Brussels » était effectivement parti ce jour-là.

Cette arrestation fut le premier acte du drame Fryatt. Les Allemands amenèrent le navire à Zeebrugge. Le capitaine conserva son calme et sa dignité et consola même les femmes belges en pleurs qui se trouvaient à bord de son bateau. L'équipage fut transféré d'abord à Bruges, puis au camp de Ruhleben. Les Allemands ramenèrent ensuite le capitaine à Bruges.

Quel crime le capitaine Fryatt avait-il donc commis aux yeux des Allemands ?

Ceux-ci avaient répandu dans le monde la proclamation suivante :

« A partir du 18 février, tout navire marchand ennemi, qui se trouvera dans la zone de guerre, sera détruit

autant que possible, sans qu'il puisse être toujours possible d'écarter le danger menaçant les passagers et les marchandises. »

Dès ce moment commencèrent les horribles massacres sur mer. Un navire invisible, un sous-marin, pouvait couler sans avertissement n'importe quel navire, même s'il devait faire périr des hommes inoffensifs, des femmes et des petits enfants.

Le 2 mars 1915 Fryatt rencontra pour la première fois un sous-marin. Il commanda « full speed » et atteignit heureusement les eaux néerlandaises après une poursuite angoissante.

Le 28 mars le capitaine du « Brussels » aperçut le « U. 33 », qui lui fit signe de s'arrêter. Or le « Falaba » avait stoppé également, ce qui n'avait pas empêché les pirates allemands d'assassiner cent et quatre personnes, hommes et femmes.

Fryatt résolut de faire tout ce qu'il pourrait pour sauver l'équipage et les passagers qui lui étaient confiés. Comme il semblait impossible de s'échapper, le capitaine marcha droit sur le sous-marin pour le couler. Le « U. 33 » fut vraisemblablement touché, car il pencha en avant et s'enfuit lâchement, après avoir constaté qu'il ne pouvait détruire à l'improviste une victime sans défense.

L'amirauté anglaise offrit au capitaine Fryatt une montre en or, pour récompenser son courage.

Malheureusement ces faits furent rappelés au Parlement anglais et le nom du capitaine Fryatt fut cité. C'est ainsi que les Allemands avaient été mis au courant et maintenant que le vaillant marin était en leur pouvoir, ils résolurent de se venger.

Le capitaine Fryatt dut donc comparaître devant le conseil de guerre sous l'accusation d'avoir agi en franc-tireur. L'acte d'accusation des Allemands était en effet conçu en ces termes : « Bien que ne faisant pas partie d'une armée, il a, dans l'après-midi du 28 mars, fait une tentative en vue de couler le sous-marin allemand « U. 33 » aux environs du bateau-phare de la Meuse. »

Les Allemands, eux, pouvaient détruire un navire marchand, mais le navire marchand n'avait pas le droit de se défendre.

Ils pouvaient torpiller le « Lusitania » et faire périr plus de mille personnes.

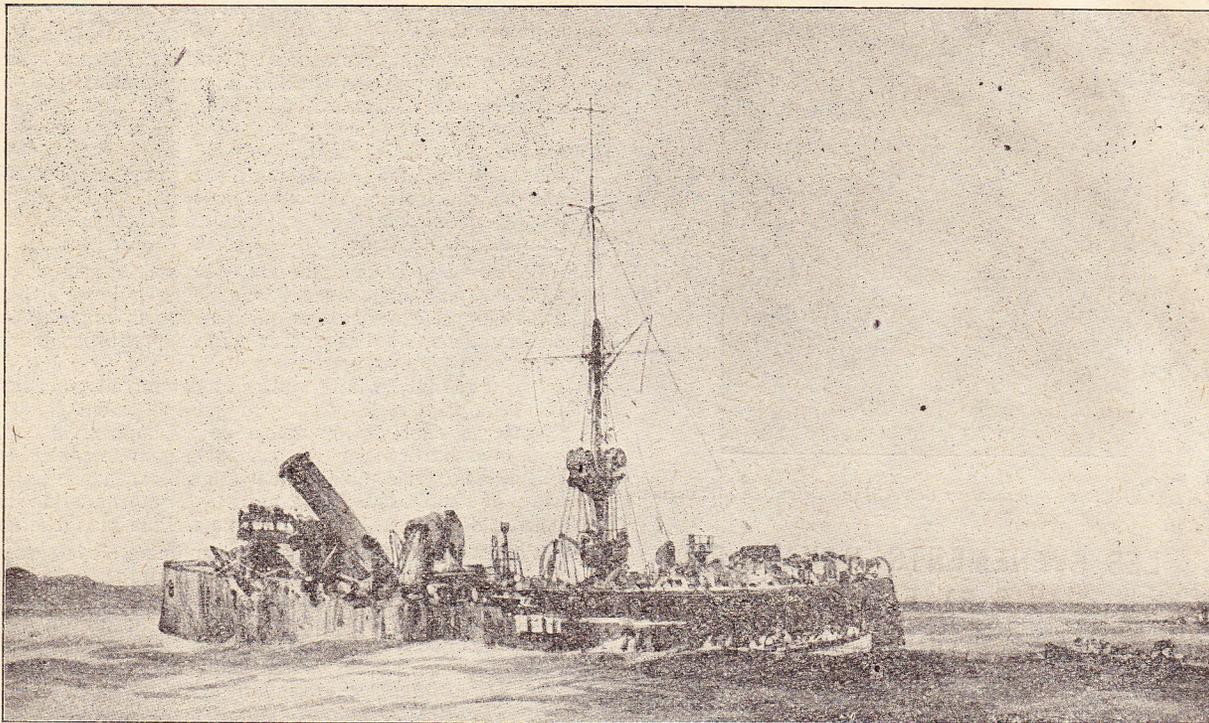
En 1914 les Allemands avaient reconnu que l'équipage d'un navire marchand qui s'oppose à être emmené, doit être traité comme prisonnier de guerre. Mais les Allemands ont violé plus d'une convention.

D'après eux, Fryatt était donc un franc-tireur et le conseil de guerre de Bruges le condamna à mort de ce chef.

Mais non, la raison de cette condamnation n'était pas



Ebermaier gouverneur du Cameroun.



La perte du croiseur allemand "Emden",.

là. C'était leur haine sauvage envers les Anglais, la fureur qu'exprimait leur devise « Gott strafe England ».

Le capitaine Hartnell, qui était alors premier officier à bord du « Brussels », nous raconta plus tard quelques particularités de ce procès, car il était accusé lui aussi.

« Après deux jours », rapporte le capitaine Hartnell, « Fryatt et moi nous fûmes ramenés de Ruhleben à Bruges. On nous fit d'abord comparaître devant l'amiral Schröder. Le bourreau voulait voir sa proie. Puis on nous enferma en prison », continua le marin. « Nous étions dans la même cellule. Mais voici qu'arrive von Butlar. Il ne pouvait souffrir que nous restions ensemble et on nous sépara immédiatement.

» En 27 jours nous ne nous devions plus nous revoir. Et cependant nous soupirions après une entrevue. Une nuit je pus soudoyer le gardien allemand et pour 50 mark il me permit de rester pendant quelques minutes dans la cellule de mon ami. Là nous parlâmes des événements. Fryatt se rendait bien compte de sa situation.

» Nous comparûmes enfin devant le conseil de guerre. Il n'y fut pas question de droit. Nous n'avions pas de défenseur. Notre interprète était... von Butlar lui-même.

» Lorsque Fryatt protestait qu'on l'abandonnait à lui-même dans un pays ennemi et qu'on ne lui donnait pas d'avocat, on lui répondait brutalement : « Asseyez-vous ! » Il n'y a pas eu d'instruction sérieuse.

» A 5 heures le procès était terminé. Fryatt ne savait pas encore à ce moment ce qui avait été décidé à son sujet. On nous reconduisit en prison.

» Von Butlar, le commissaire judiciaire si détesté à Bruges, le reître sans cœur et sans conscience, devait donc remplir les fonctions d'interprète. Et les Allemands donnaient à cette parodie de justice le nom de procès.

« Dans la prison », ajoute le capitaine Hartnell, « un officier allemand s'approcha de moi et m'annonça que Fryatt allait être fusillé à sept heures. Sous le coup d'une profonde émotion, — cette émotion vibrait encore dans la voix de mon interlocuteur — je me rendis auprès de mon pauvre ami. Je lui appris la terrible nouvelle. Nous pouvions encore causer un moment ensemble. L'heure suprême approchait.

« A six heures et demie des soldats vinrent nous chercher et on nous fit descendre. Je croyais qu'il me serait permis de l'assister jusqu'au dernier moment, mais un officier s'avança vers moi,

« Etes-vous Fryatt ? », demanda-t-il.

« Non, je suis Hartnell. »

L'Allemand, alors, hurla : « Que faites-vous donc ici ? Heraus ! Retournez en prison. »

Je dus donc abandonner mon ami. Un peu plus tard, j'entends de ma cellule une salve... Je savais que Fryatt avait été assassiné. »

« Une demi-heure après », poursuivit le capitaine Hartnell, « un officier allemand s'avança de nouveau vers moi. Puis la conversation suivante s'engagea :

« Votre ami a été fusillé », dit l'Allemand. « Cela produira un grand émoi en Angleterre. L'amiral Schröder tient sa vengeance. »

« L'Angleterre vengera également Fryatt », répondit Hartnell.

« Elle ne le saura plus. C'est fini désormais avec le « Britannia rules the waves » (l'Angleterre domine les mers). A présent, c'est « Deutschland über alles. »

« Un an, deux ans, trois peut-être, mais pas plus longtemps. »

L'officier s'éloigna. S'il vit encore, il doit se rappeler souvent la prédiction d'Hartnell.

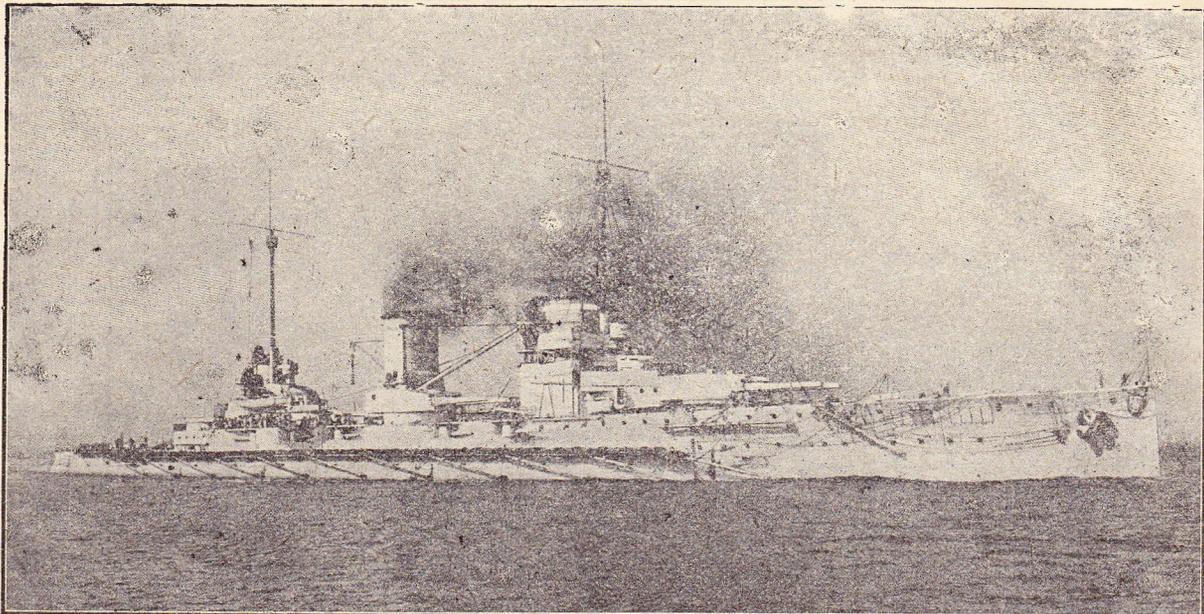
Comment mourut Fryatt ?

Après la libération, j'interviewai à ce sujet l'échevin brugeois et avocat Van Hoestenbergh, qui assista avec un de ses collègues à l'exécution.

La sentence avait été rendue précipitamment et devait être exécutée de même à l'Aurore, un jardin situé près de la caserne des lanciers.

« Lorsque nous arrivâmes dans le jardin de l'Aurore », me raconta M. Van Hoestenbergh, « nous vîmes près d'un poteau un homme et haillons que nous ne connaissions pas. Le secrétaire communal m'avait annoncé que je devais me trouver à 7 heures à la caserne des lanciers. Les Allemands voulaient donner à leur crime une apparence de justice. Pour bien montrer que je ne voulais rien avoir de commun avec leur injustice, je réclamai une réquisition écrite. Dans le jardin se trouvait aussi le commissaire judiciaire si détesté von Butlar. Le bandit fumait un cigare et était accompagné de son chien, comme s'il venait faire une promenade de santé et assister à un spectacle intéressant.

Une atmosphère de tristesse planait autour de nous. Nous entendions chanter le carillon. La température était d'une douceur délicieuse. Et à l'Yser le canon grondait. Personne ne nous dit qui était le condamné. On ne lui



Le cuirassé "Moltke",.

avait même pas permis de garder son uniforme. A quelques pas de distance nous entendîmes lire un jugement. Je compris le mot de « Brussels » et ne pouvais soupçonner qu'il s'agissait d'un navire, je supposai qu'il était question d'une affaire d'espionnage dont la capitale avait été le théâtre. Ainsi on nous laissa dans l'incertitude et nous devions jouer le rôle de témoins.

Des marins furent alignés. Ils tirèrent... et nous défournâmes la tête. Puis nos regards se reportèrent vers le poteau. Un cadavre affaissé y était attaché. Un médecin et des marins accoururent. Le cadavre fut aussitôt mis en bière. Le corbillard, qui se tenait prêt, se dirigea vers le cimetière.

Le lendemain seulement j'appris que nous avions assisté à l'exécution de Fryatt.

« Et alors », poursuivit l'échevin, « on m'assura que quelques instants après la mort de Fryatt, il était arrivé un ordre accordant la grâce du condamné ou au moins un ajournement de la sentence. »

Nous avons entendu confirmer le fait par ailleurs : Le Kaiser lui-même aurait ordonné de suspendre la sentence.

Quoi qu'il en soit, le conseil d'enquête allemand, qui s'occupa de cette affaire peu après la paix, a dû reconnaître lui-même qu'on a agi avec une déplorable précipitation.

Le conseil de guerre avait d'abord donné comme raison de ce fait que les marins, qui avaient été appelés comme témoins, devaient reprendre la mer. Mais était-il nécessaire d'exécuter immédiatement la sentence à cause de cela ?

Non, on s'est hâté tout simplement parce que les Allemands réclamaient le sang de cet Anglais.

* * *

Les intentions des Allemands à l'égard de Fryatt avaient également percé à l'étranger par un effet du hasard.

Peu de temps après la capture du « Brussels » les Allemands arrêtaient le steamer néerlandais « Lostris » et enfermèrent l'équipage à la prison de Bruges : dans la suite ces marins furent relâchés. Ils franchirent la frontière près d'Yzendijke et demandèrent immédiatement à voir un correspondant du « Telegraaf », car ils avaient quelque chose sur le cœur qui devait être connu immédiatement dans le monde entier. Le collaborateur rotterdamois du journal d'Amsterdam apprit alors par l'intermédiaire de cet équipage, que celui-ci avait parlé à Fryatt à la prison de Bruges. Le capitaine devait com-

paraître devant un conseil de guerre parce qu'il avait tenté jadis de couler un sous-marin allemand. Le ministre anglais, mis au courant de la chose par le « Telegraaf », demanda aussitôt des renseignements au ministre des Etats-Unis à Bruxelles, qui confirma la nouvelle.

Le gouvernement sollicita alors l'intervention des Américains pour éviter un assassinat. Mais toutes les démarches faites pour sauver la vie de Fryatt demeurèrent inutiles.

Le meurtre souleva un sentiment d'horreur indicible.

Le dimanche 6 août 1916 eut lieu une des plus importantes manifestations qui se soient jamais produites à Londres à la place historique du Trafalgar Square pour protester contre ce dernier crime allemand. Toute la classe ouvrière était représentée. On y donna lecture d'une lettre de Mme Fryatt, dans laquelle la veuve éplorée disait :

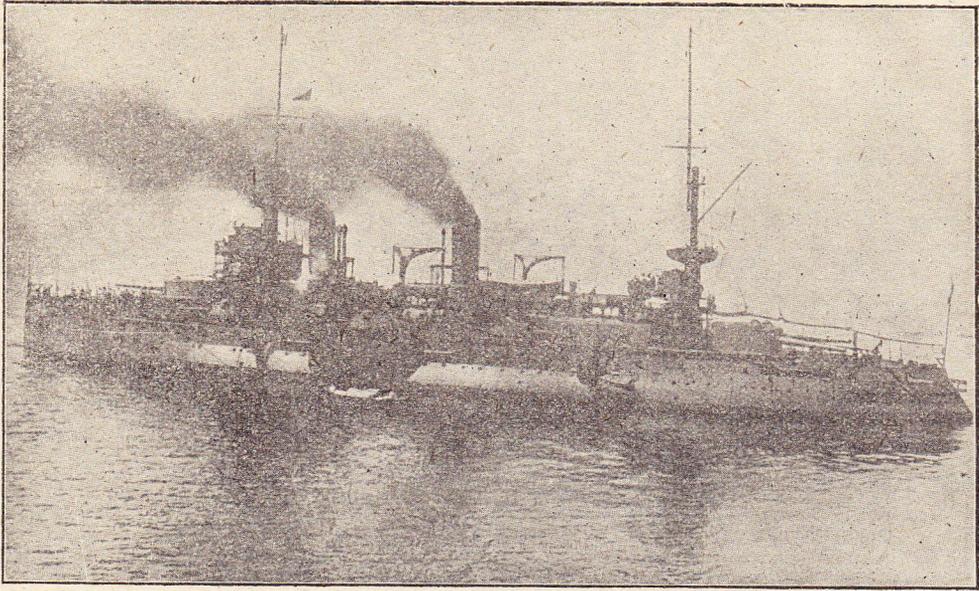
« Je suis profondément touchée de la sympathie que mes compatriotes me témoignent à l'occasion de cette perte douloureuse. C'est une grande consolation de penser que l'empire anglais a résolu de châtier les auteurs de ce lâche méfait contre mon mari bien-aimé. »

On adopta avec un grand enthousiasme une résolution condamnant le meurtre et les meurtriers.

Le monde était indigné et à cette indignation se mêlait un sentiment de surprise, non pas parce que la barbarie allemande avait pu accomplir un acte pareil, mais parce que les Allemands dans leur insondable bêtise, avaient appris peu de chose depuis la mort d'Edith Cavell, dont nous aurons l'occasion de parler bientôt.

Lorsque la nouvelle de sa mort se répandit dans les villes et les campagnes d'Angleterre, des hommes se levèrent pour la venger. Et ces hommes, dans l'élan de la victoire, occupèrent l'une après l'autre les crêtes des hauteurs de la Somme. Les Allemands croyaient certainement qu'en assassinant le capitaine Fryatt ils assureraient à leurs sous-marins une sécurité difficile à obtenir. Voilà du moins ce que nous apprend le « Weser Zeitung » (29 juillet).

Mais si les Allemands s'imaginaient pouvoir effrayer les capitaines de la flotte marchande anglaise, ils se sont grossièrement trompés. « Ils connaissent peu nos marins de la flotte marchande, dont le métier sans doute n'est pas la guerre, et qui vivent leur profession pacifique », écrivit le premier lord de l'amirauté anglaise. « Mais il n'y a aucune classe de la population où le patriotisme brûle d'une flamme plus pure et se manifeste par des actions plus courageuses et plus dévouées. Je doute que



Le cuirassé "Frauenlob", coulé pendant la bataille du Jutland.

l'on puisse en trouver parmi eux un seul qui ne soit fermement résolu à se défendre jusqu'au bout contre une attaque de pirates ; mais s'il y en avait un, vous pouvez compter qu'il a été guéri par ce dernier échantillon de culture allemande.

Pendant la guerre actuelle, la navigation commerciale anglaise a continué régulièrement entre les ports de la Hollande et la Scandinavie et la mort du capitaine Fryatt nous incite à acquitter la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers ces hommes pleins de vaillance qui font partie du commandement et de l'équipage de nos navires marchands. Ils ont affronté jusqu'au bout les mines, les bombes et les sous-marins et toutes les violations des lois navales dont l'Allemagne s'est rendue coupable. Ils ont persévéré.

L'Allemagne a assassiné le capitaine Fryatt. Elle a ajouté ainsi un crime de plus à la liste déjà longue des crimes que cette nation et ses alliés ont commis au nom de la population ; la Belgique, le « Lusitania » et le « Sussex », la Pologne et l'Arménie, la Serbie et le Monténégro, la piraterie en mer, les meurtres aériens et les massacres et les destructions terrestres. »

C'est le 12 décembre seulement, c'est-à-dire six semaines après l'exécution, que l'état-civil fut mis en état de rédiger l'acte de décès. C'est alors seulement que les assassins du marin anglais fournirent les données nécessaires.

Le document est conçu en ces termes :

« L'an 1916, le 27 juillet, à 7 heures du soir, est décédé dans la maison 126, rue Longue (casernes des lanciers), Charles Fryatt, capitaine de vaisseau, âgé de 43 ans et 7 mois, né à Southampton, et domicilié à Dovercourt (Essex), époux de Ethel Downend, domiciliée à Dovercourt. »

* * *

4 juillet 1919... Près de la tombe de Fryatt, à Bruges, se presse un petit groupe de citoyens émus. Le premier est le frère du regretté capitaine de navire, soldat anglais lui-même, qui fut blessé en 1914 près de Charleroi. On y remarque également un officier du « Brussels », qui lui aussi fut prisonnier à Ruhleben. Il y a un délégué de la « Great Eastern Railway Cy », au service de laquelle se trouvait Fryatt, ainsi qu'un représentant de la ville. Des soldats anglais assistent à la cérémonie. Des hommes sont occupés à creuser la terre... Et bientôt on retire de la fosse la dépouille mortelle du martyr et du héros. Ce n'est plus qu'un squelette, couvert de vêtements, mais on voit encore clairement la trace de la balle au côté droit de la poitrine. »

Ainsi les restes de Fryatt furent exhumés pour être transférés en Angleterre. Ils furent enfermés aussitôt dans un cercueil, d'où ils devaient être conduits vers la ville le lendemain soir. Nous avons assisté à ce transfert dont voici la description détaillée :

« Quelques minutes avant huit heures et demie j'arrive au cimetière. C'est un soir d'été plein de douceur.

Je m'arrête un instant devant les croix noires des fusillés ; Ferdinand Slock, de Deynze, a déjà été ramené dans sa ville natale. La fosse de Fryatt est donc vide également. D'autres morts doivent encore être exhumés.

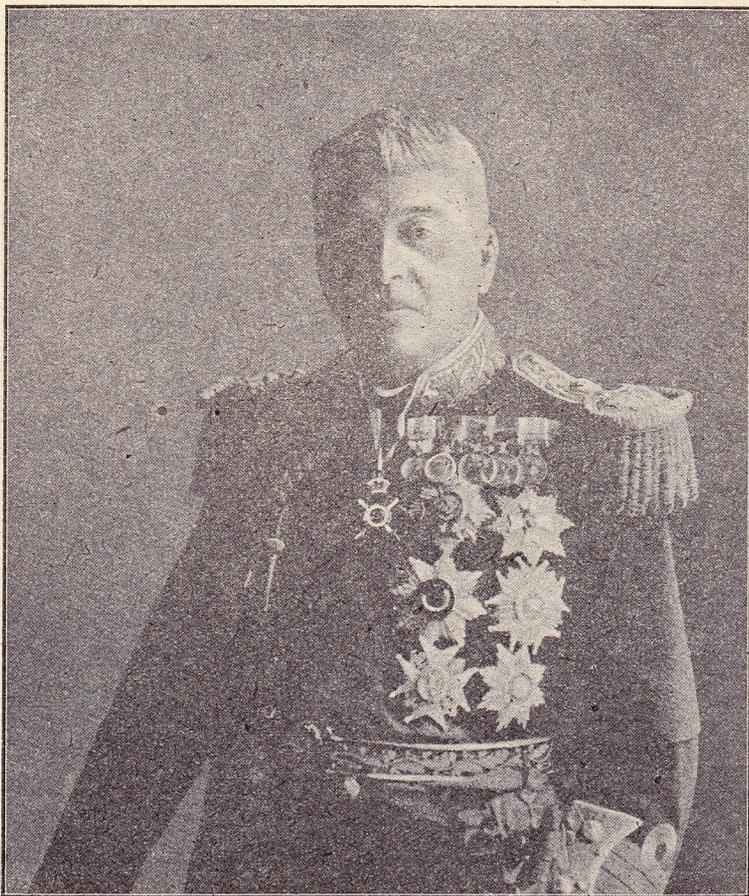
Près de la morgue des soldats attendent. Ce sont des Ecossais.

M. Reylandt, échevin de l'état-civil, représente la ville. Il fait un signe et les Anglais enveloppent le cercueil dans les plis du drapeau anglais, ce drapeau que Fryatt a si fidèlement servi, ils le hissent sur leur épaules et s'avancent silencieusement. Nous les suivons. Pas de tambour, pas de musique, pas même le clairon. Rien que le chant des oiseaux.

Et pour le reste un silence profond. La terre molle étouffe les pas. Mais combien ce silence est poignant !



Lieutenant-Colonel V. Franck, commandant des troupes Boches en Afrique Orientale.



Lord Fisher, amiral de la flotte navale Anglaise.

C'est ici la mort qui nous parle en nous rappelant les journées et les nuits tragiques où on l'entendait rugir sur mer et par delà le littoral et au-dessus de Bruges.

Nous arrivons à la porte. Le corbillard est là et ses phares brillent dans le crépuscule...

Dans la rue les hommes se découvrent. Au seuil des maisonnettes à lucarne poéminente, des femmes s'arrêtent au seuil de la petite porte voûtée et des enfants qui s'accrochent à la jupe de leur mère, jettent un regard plein de mystère sur le corbillard aux lanternes étincelantes. Ils sont insoucians, certes, mais plus sérieux cependant que beaucoup d'autres enfants de leur âge, car ils se sont réfugiés pendant bien des nuits dans la cave depuis que la guerre a éclaté. Nous suivons l'hôpital Saint-Jean, qui déjà au moyen-âge a soulagé bien des misères et où pendant les années de troubles les vieilles murailles grises ont abrité tant de douleurs provenant de la guerre.

Dans la rue des Pierres il y a beaucoup de drapeaux en berne. A la Grand'Place se presse une foule compacte. Les portes du palais provinciale sont larges ouvertes.

Le corbillard s'arrête. M. Janssens de Bisthoven, gouverneur de la Flandre Occidentale, attend au pied de l'escalier d'honneur. Il se fait sur la place un silence profond lorsque les Ecossais enlèvent le cercueil pour le porter en haut des escaliers.

Derrière des draperies, qui portent les armoiries de Bruges, de la Flandre Occidentale et de la Belgique et au milieu desquelles on remarque les drapeaux du pays et de la Grande-Bretagne se dresse un grand et impressionnant catafalque où l'on glisse le cercueil.

Des deux côtés une sentinelle belge a pris position. La veillée funèbre commence, semblable à celle qui se pratique dans les fermes, où l'on demeure auprès du défunt, lorsque tombe le crépuscule.

On ferme les portes.

Et la foule se retire.

Le dimanche le corps fut transporté à Anvers. Bruges a fait à Fryatt des funérailles solennelles.

Nous retournons dans les rues. Dès onze heures la Grand'Place, la rue des Pierres, la rue du Sable et la place de Gare sont noires de monde. On ne peut s'y frayer un passage qu'à grand'peine. Les réverbères sont voilés de crêpe. Dans la chapelle ardente, qui garde toute son émouvante sobriété et où ne brûlent pas de cierges, les autorités et les invités se réunissent. On y voit aussi William Fryatt, le capitaine Hartnell, les représentants de la « Great Estern », Pain et Brand. Une seule couronne y est déposée, celle de la ville de Bruges.

A gauche de l'entrée sont rangées les bannières des sociétés brugeoises.

A 12 h. 30 les Ecossais portent le cercueil dehors. Des soldats belges rendent les honneurs. Les clairons sonnent.

Le moment est impressionnant ; un silence solennel descend sur la foule immense. La grande cloche pleure au sommet du beffroi, qui abore également le drapeau en berne. Le beffroi est en deuil... Et le cortège s'avance aux accords d'une marche funèbre jouée par un corps de musique militaire. Des milliers de regards se dirigent de toutes parts vers le char funèbre.

Ils sont partis les oppresseurs ; Schroeder qui aimait tant à étaler son orgueil dans cette rue des Pierres ; von Butlar, qui fit couler tant de larmes ; partis son armée de mouchards, d'agents secrets, de Judas. Leur flotte a été coulée, leur puissance militaire brisée, leur pays humiliée. Et leur Kaiser s'est enfui !

Mais dans la cité de Bruges, le cercueil de Fryatt se dresse bien haut, salué par des milliers de spectateurs émus...

Et le soleil vient percer le ciel gris, il semble que le droit, auréole le mort glorieux...

Des gendarmes à pied assurent le service d'ordre à la gare. Le char funèbre s'arrête devant l'édifice, où jadis



Sir Henry B. Jackson, First Sea-Lord.

Fryat descendit du train pour venir mourir à Bruges. Un train spécial est sous pression. Les Ecossais y déposent le cercueil. L'hymne national anglais monte comme une prière...

Et, lentement, le train s'ébranle et sort du hall...

A Anvers également une foule très dense était rangée respectueusement devant la gare et aux avenues, à la place de Meir et le long de l'Escaut, où un contre-torpilleur attendait le cher et précieux fardeau. Le cortège s'avance vers le ponton entre une haie compacte de spectateurs silencieux.

Après une cérémonie funèbre, le navire s'éloigna.

L'Angleterre fit à son glorieux enfant un accueil impressionnant et le conduisit à sa dernière demeure.

LA BATAILLE DU JUTLAND

Nous allons décrire maintenant la bataille navale du Jutland, qui eût lieu le 31 mai 1916, et qui fut l'événement maritime le plus important depuis la bataille de Trafalgar. La totalité des forces de ligne allemande s'y heurta, en effet, à une portion considérable de la flotte cuirassée britannique.

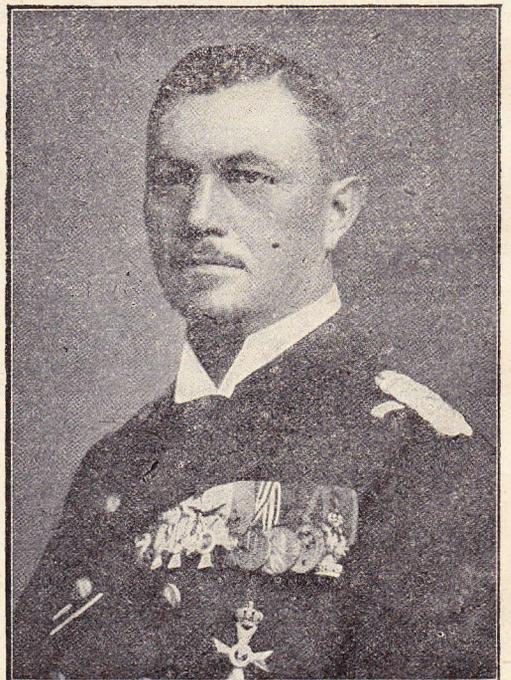
Au mois de juillet 1914, la flotte de haute mer allemande valait, à une ou deux unités dreadnought près, la flotte territoriale de l'Angleterre. Mais au début du mois d'août trois dreadnoughts et deux croiseurs de bataille furent ramenés de la Méditerranée. Dès lors la flotte anglaise disposait, au total, de six unités dreadnought de plus que la flotte de haute mer allemande, soit environ l'excédent de forces d'un tiers.

En outre, la Grande-Bretagne avait sur cales douze superdreadnoughts, et l'amirauté en réquisitionna quatre autres, en construction pour la Turquie et pour le Chili. L'Allemagne, de son côté, n'avait en construction que six unités dreadnought.

La flotte allemande, malgré la fameuse devise du Kaiser, « Unser Zukunft liegt über wasser » (Notre avenir est sur mer) dut donc renoncer à l'idée de conquérir sa

maîtrise de la mer et à effectuer une sortie, le ministre de la marine von Tirpitz notamment partageant cet avis.

Or le 15 mars 1916, von Tirpitz donnait sa démission et on remarqua à divers autres signes que la flotte allemande préparait une rencontre avec la flotte britannique.



Le Vice-Amiral allemand Von Scheer.



Le Capitaine Fryatt.

Le 25 avril un raid fut entrepris sur Yarmouth et Lowestoft. Les navires éclaireurs allemands prirent la fuite devant une division de croiseurs-cuirassés anglais, après avoir fait de nombreuses victimes innocentes. Ce fait de barbarie souleva une émotion intense et eut même un écho à la Chambre des communes.

« Le but de la bataille du Jutland » écrit Olivier Guineue était de couper les transports de matériel qui longent l'Angleterre et la Norvège pour atteindre Arkhangel, libre de glaces depuis la fin d'avril. Le gouvernement allemand n'ignore pas qu'à la fin de mai, des millions de tonnes de munitions de guerre et d'armes nouvelles vont sillonner cette voie navale. Peut-être même, nos ennemis, toujours si bien informés, connaissent-ils l'embarquement des auto-mitrailleuses anglaises et belges qui devaient jouer un rôle si considérable, quelques semaines plus tard, dans l'offensive de Brousilow. Lancer quelques croiseurs sur ce convoi à la faveur d'une bataille navale, devait tenter singulièrement les maîtres de la flotte allemande.

L'occasion, aux termes mêmes où l'entendaient von Tirpitz et von Koester, n'était-elle pas fournie par cette magnifique escadre de six croiseurs de bataille, disposée seule, à l'entrée du Skager-Rack « en l'air », pour monter la garde sur le flanc des convois d'Arkhangel ? Les zeppelins, et même encore plus simplement, certains neutres des pays scandinaves, qui se sont fait une spécialité d'espionner pour le compte de l'Allemagne, n'ont pu manquer d'avertir celle-ci de la position et de la force de l'escadre de Beatty.

Détruire un convoi, surprendre et couler cette magnifique escadre, grâce à une supériorité de forces écrasante ; faire vite pour n'être pas surpris soi-même et rentrer dare dare à Wilhelmshaven en chantant bien haut cette éclatante victoire... Voilà une belle opération stratégique pour une flotte allemande « en vie ».

On pourra « bluffer » une fois de plus, crier aux neutres que le blocus anglais est forcé, ranimer le courage chancelant du peuple en exploitant cette victoire navale, qui lui fera espérer la conquête de la mer, de cette grande voie du « ravitaillement », et de la fin de ses souffrances... Il n'a tenu qu'à quelques nœuds de vitesse de plus ou de moins que ce programme fût réalisé à la lettre. »

La Grand Fleet anglaise commandée par Sir John Jellicoe se trouvait en mer le 30 mai, au nord de l'escadre de croiseurs de bataille de Sir David Beatty. Le 31 cette

escadre, après avoir accompli ses reconnaissances, remontait vers le nord pour se joindre à la flotte principale.

Or, ce même jour, à 4 heures du matin, la flotte allemande est sortie, en deux tronçons, l'un de Cuxhaven, l'autre de Wilhelmshaven. L'escadre des éclaireurs de von Hipper, celle qui a bombardé Yarmouth et Lowestoft, tient la tête de la ligne.

A 2 heures 20 de l'après-midi, dit le rapport Jellicoe, le croiseur léger « Galatea » (commandeur Edwin Sinclair) signale à Beatty lui-même la présence de l'ennemi « dont les forces sont considérables, et ne constituent pas seulement une unité isolée de croiseurs légers ». Aussitôt Beatty fait route au sud-est, pour se placer entre l'ennemi et sa base. Les nuages des fumées allemandes apparaissent au nord et à l'est, et Beatty estime, dès lors, que l'ennemi ne pourra pas doubler le Horn Reef et se soustraire au combat que le commandant de l'avant-garde anglaise entend bien lui imposer.

A 3 h, 31 l'ennemi est en vue. C'est bien l'escadre de von Hipper qu'une reconnaissance d'aéroplanes a déjà permis d'identifier.

Le feu est ouvert simultanément à 3 h, 48. Beatty bravement accepté le combat, bien que l'escadre ennemie s'appuie sur des forces plus importantes. Le vainqueur de Doggerbank, convaincu que « qui ne risque rien, n'a rien » choisit l'alternative héroïque, et bien anglaise, et au lieu de se retirer directement sur le gros des forces de l'amiral Jellicoe, il décide de forcer la bataille et de foncer sur l'ennemi qui est en vue.

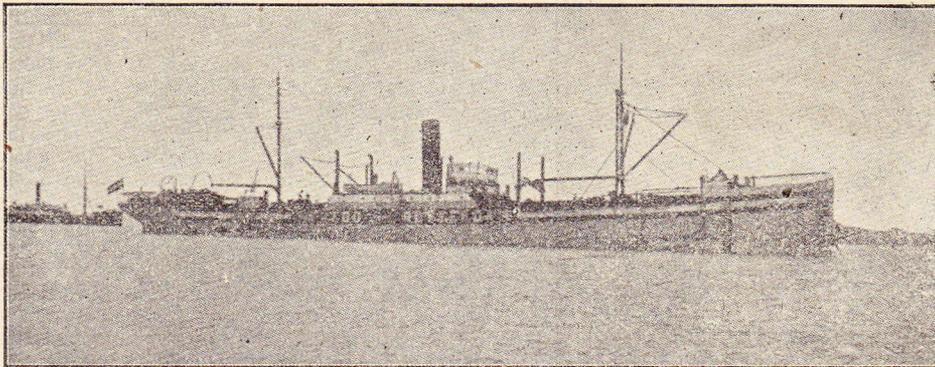
Pour bien comprendre les divers épisodes de la bataille, on peut la diviser en trois phases distinctes : d'abord la poursuite, puis la retraite et la seconde poursuite...

Pendant la première phase l'amiral Beatty est engagé à fond avec les croiseurs de bataille allemands, qui se retirent sur leur flotte principale, ce qui dure une heure environ, depuis l'échange des premiers coups de canon jusqu'à l'apparition des grands bâtiments allemands. Beatty, en manœuvrant, parvient à se placer entre l'ennemi et sa base.

Von Hipper, engagé avec des forces manifestement supérieures, essaye évidemment d'attirer Beatty dans un traquenard, soit en l'amenant vers l'est, sur la flotte de ligne allemande, encore masquée par la brume, et par l'éclairage médiocre dans cette direction, les Anglais seront alors pris entre deux feux ; soit en l'attirant dans un champ, préparé d'avance, de mines et de sous-marins.



Le Vice-Amiral Anglais David Beatty.



Le « Menado », torpillé est conduit à Falmouth.

Or, dès le début de l'action, dix minutes après que l'engagement fut devenu général, deux croiseurs de Beatty, l'« Indéfatigable » et le « Queen Mary » coulèrent. Le « Queen Mary » coula en deux minutes. Il est probable que ces navires ont été torpillés par des sous-marins.

A 4 h. 15, huit destroyers anglais, conduits par le « Nestor », avaient reçu l'ordre d'attaquer l'ennemi dès la première occasion favorable. Une flottille allemande, composée de quinze torpilleurs conduits par un croiseur léger exécuta le même mouvement et une rencontre se produisit entre les deux flottilles. Le « Nomad » et le « Nestor » furent perdus au cours de cet épisode. Quatre autres destroyers : « Petard », « Nerissa », « Turbulent » et « Termogant », poursuivirent leur attaque contre les croiseurs de bataille allemands, et leur envoyèrent des torpilles après le combat entre destroyers.

Vers 4 h. 6 les quatre cuirassés rapides du contre-amiral Hagh Evan Thomas (type « Queen Elisabeth ») prirent part à l'action à une grande distance, mais d'une façon efficace cependant, en canonnant la queue de ligne ennemie. Le feu des Anglais augmenta de précision et de rapidité, tandis que celui de l'ennemi se ralentit et perd de sa justesse. Le troisième navire de la ligne ennemie paraît incendié.

A 4 h. 48, peu après la disparition du « Queen Mary » la flotte de ligne allemande est signalée.

Beatty rappelle les destroyers, fait demi-tour et met cap au nord, pour attirer l'ennemi vers Jellicoe, qui venait du nord. Ce fut la seconde phase de la bataille, au cours de laquelle les Anglais furent aux prises avec un ennemi très supérieur, comprenant en réalité toute la flotte allemande. Heureusement Beatty fut secouru par la 5e escadre anglaise, celle du contre-amiral Evan-Thomas, qui ouvrit le feu de tous ses canons contre les croiseurs de von Hipper. Mais à ce moment la flotte de ligne allemande sortit de la brume. Ce fut un instant terrible pour les Anglais. La flotte allemande comprenait trois escadres, soit 24 cuirassés, dont 16 ou 18 dreadnoughts.

« Les croiseurs de Beatty n'échappèrent au tir de leur adversaires que par leur vitesse... Quant à lâcher prise, non... Il les tenait à pleine gueule, dût sa dernière dent sauter. »

Beatty s'efforce encore, d'entraîner son adversaire vers le nord-ouest. En fait il est pris lui-même entre deux feux. Un peu avant 5 heures, il adresse à l'amiral Jellicoe un télégramme bref et tragique qui est le plus fier des appels au secours. « Je suis engagé, dit-il, avec des forces ennemies importantes. »

Cependant l'escadre de Beatty contraint encore un des croiseurs de von Hipper à quitter la ligne. Le destroyer « Moresby » envoie une torpille, qui atteint un bâtiment de ligne ennemie.

D'autre part, l'escadre du contre-amiral Evan-Thomas fournit un travail puissant. Un canonier du « Tiger » — navire faisant partie de la flotte de Beatty — décrit en ces termes l'intervention efficace de cette magnifique escadre qui fut l'événement décisif de la journée, celui qui

détermina la victoire finale des Anglais. « Alors, dit le canonier, un changement complet se produisit à l'arrivée du « Valiant » et du « Barham ». Ils concentrèrent leur feu sur le vaisseau de queue de la ligne allemande. Eh bien, cela peut paraître incroyable ; mais, en deux minutes, le bâtiment avait complètement disparu, et seules de lourdes volutes de fumée et de vapeur marquaient sur la mer la place qu'il avait occupée. Ce fut peut-être pour ce bâtiment, — un croiseur de bataille à trois cheminées — une joie qui de placer un coup heureux, droit par le travers du « Barham » deux minutes après l'ouverture du feu (sic). Mais le « Barham » lui cassa les reins. Ce ne fut d'ailleurs pas le seul bâtiment coulé. Un spectacle que je n'oublierai jamais, si longtemps qu'il me reste à vivre, est celui d'un grand cuirassé, qui gisait désespérément sur la mer, désemparé de ses machines. Il continuait un tir, d'un effet mortel, évidemment par le « contrôle du feu », tant ses salves étaient méthodiques.

Le « Barham » et le « Valiant » ouvrirent le feu contre lui à 4000 mètres, et il fut littéralement rasé, ses tourelles d'avant disparurent en 60 secondes, ses mâts et ses cheminées suivirent ; et ensuite, lentement, avec une horrible méthode, les énormes obus d'une tonne des bâtiments anglais commencèrent de le frapper en même temps, à la même place, avec une admirable précision.

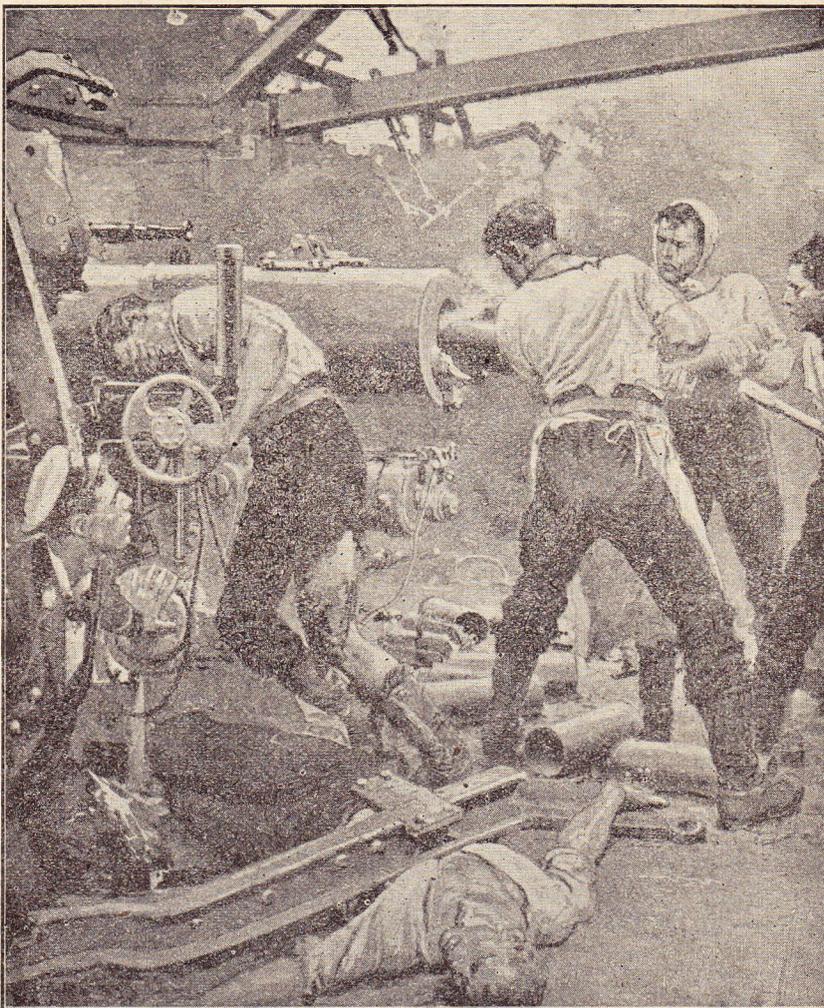
Enfin ils firent un trou dans le grand navire germanique qui sauta, en un fracas terrible. Cette progression méthodique du tir nous plongea dans une profonde surprise ; jamais nous n'avions réalisé encore ces effets terrifiants de l'artillerie moderne. »

Tout en se retirant vers le nord, Beatty retint un peu sa marche pour rester en contact avec les grands bâtiments de l'amiral von Scheer.

A la fin de la deuxième période, Beatty, ayant longé la ligne ennemie, avait pris la direction de l'est, en maintenant la distance à 12.000 mètres, et cela dans le double but d'amener les navires allemands de la tête de ligne sous le feu concentré des Anglais, et de donner à Jellicoe une occasion favorable pour porter le coup décisif. Ce fut une manœuvre magistrale, qui permit à la troisième escadre de petits croiseurs de bataille d'intervenir immédiatement pour aider à battre la tête de la ligne allemande.

Cette escadre, qui formait l'avant-garde de Jellicoe, arriva à 6 h. 5. Elle était commandée par le contre-amiral Sir Horace. A Hood, un vétérinaire qui s'était déjà couvert de gloire et dont les navires avaient une histoire. Hood, en effet, était à la tête de la division navale anglo-française qui opéra au début des hostilités devant Newport, et la côte belge. Deux de ses vaisseaux, l'« Invincible » et l'« Inflexible » ont chassé le « Goeben » en Méditerranée, détruit le « Sharnhorst » et le « Gneisenau » aux îles Falkland, puis l'un deux est retourné aux Dardanelles. L'« Indomitable » sous Beatty a coulé le « Blücher » à la bataille du Doggerbank ».

Les marins font « full speed ». A 6 h. 10, sur l'ordre de Beatty, les trois petits croiseurs de bataille prennent la tête de ligne de l'escadre qui se bat depuis deux heures et qui n'en peut plus.



Des Anglais restant à leurs pièces jusqu'au bout pendant la bataille navale de Jutland.

Dans son rapport Beatty rend un hommage ému à son collègue qui s'est sacrifié pour le sauver et qui est mort à la tâche.

« Je dois une mention spéciale, dit Beatty, à l'honorable contre-amiral, Sir Horace L. A. Hood pour la manière magnifique dont il lança son escadre dans l'action. Je désire donner un souvenir de profond regret à sa perte, qui est un deuil national.

Voici, à ce sujet, le récit d'un témoin : « L'« Invincible » et un cuirassé allemand dont on n'a pu établir l'identité se combattirent en un duel digne des traditions de Nelson. Les deux bâtiments aux prises tiraient de toutes leurs pièces à la fois, et la plupart des projectiles portaient. Foudroyés, sous de telles masses d'acier, le duel ne pouvait être long. De fait, il ne dura pas plus de 30 minutes. Dans ce combat à mort les deux adversaires sombrèrent. Le navire allemand vacilla et disparut. Presque immédiatement après, l'« Invincible » s'enfonça à son tour. Sur l'un et sur l'autre navire le pavillon flottait au moment où ils s'engloutirent sous les vagues.

Ici se place le magnifique fait d'armes qui a été popularisé dans la presse sous le titre de « The last torpedo ». Ce trait est ainsi relaté dans le rapport officiel :

« A 6 h, 5 l'« Onslow » (un destroyer neuf) vit un croiseur léger ennemi à la distance de 6000 yards (5486 mètres de nous, se préparant à nous attaquer à la torpille. L'« Onslow » le joignit, et le combattit au canon, tirant 58 coups entre 4000 et 2000 yards, obtenant bon nombre de touchés. L'« Onslow » tomba ensuite sur l'escadre des croiseurs de bataille ennemis, et son commandant donna l'ordre de tirer toutes ses torpilles. A ce moment

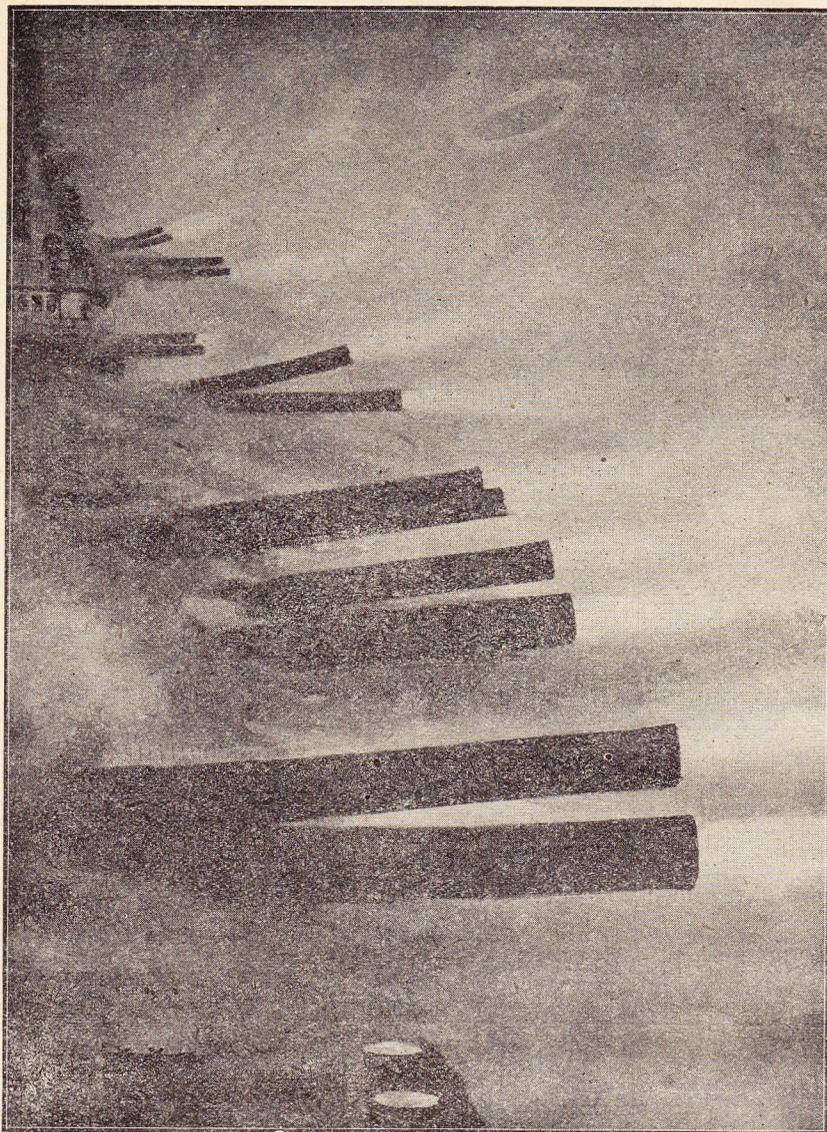
le destroyer fut atteint en son milieu par un gros obus, et il en résulta qu'une seule torpille fut lancée. Pensant que toutes ses torpilles étaient hors de service, le commandant voulut se retirer à petite vitesse ; mais, informé qu'il en restait trois intactes, il rejoignit le croiseur léger qu'il avait engagé tout d'abord, et le torpilla. Il retrouva ensuite l'escadre allemande de croiseurs de bataille et tira sur elle les deux torpilles qui lui restaient. Celles-ci coupèrent la ligne. Mais ses avaries contraignirent l'« Onslow » à stopper. »

Un autre épisode de la bataille fut la fin émouvante du contre-amiral Sir Robert Arbuthnot, et de son escadre de vieux croiseurs. Cette escadre, au cours de son engagement avec des croiseurs légers ennemis s'était laissé entraîner trop loin, en face du gros de la flotte allemande. La première salve coupa en deux le « Defence », qui coula avec le malheureux amiral. Le « Warrior » eut son arrière démoli. Le « Black-Prince » attaqué ensuite, fut détruit en deux salves.

Quant au « Warsprite », qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Evan-Thomas, un accident survenu à son appareil à gouverner, bloqua momentanément le gouvernail. Pendant ce temps le cuirassé fut touché plusieurs fois, mais il se défendit d'une façon épique. En cinq minutes il rasa le bâtiment de la tête de ligne allemande, puis il s'attaqua au second croiseur de bataille qui subit le même sort. Quant au troisième croiseur allemand, sa coque fut horriblement broyée.

Le « Warrior », qui n'était resté sous le feu que 17 minutes, fut retiré de la ligne de bataille, et coula en cours de route.

Le croiseur allemand « Lützow », fut atteint au moins



Le cuirassé « Agincourt », donnant de tous ses cacons.

de quinze obus de gros calibre, et l'amiral von Hipper, se fit transborder sur le « Moltke » par un torpilleur. Un autre bâtiment allemand, touché par une torpille, fut également contraint de quitter la ligne ennemie.

« A 6 h. 30 du soir » conclut Olivier Guihénéue « la victoire est acquise aux Anglais et la flotte de l'amiral Jellicoe n'est pas encore entrée sérieusement en action. »

Puis la grande flotte de Jellicoe arriva à toute vitesse, s'élançant sur von Scheer avec une supériorité écrasante.

Dans les batailles navales modernes il subsiste encore beaucoup de souvenirs du brillant apparat qui distinguait les rencontres de jadis et qui a totalement disparu de la guerre sur terre. « Le plus grandiose spectacle que j'ai jamais vu », écrit un officier de la flotte, « fut celui de notre ligne de combat — qui était enveloppée dans le brouillard sur une étendue de plusieurs milles — les navires allèrent occuper leur place respective comme s'ils ne formaient qu'un engrenage, puis ils vomirent de grandes masses de feu et des nuages de fumée. »

En voyant arriver la flotte de Jellicoe qui s'avancait entre la terre et les navires allemands, von Scheer, se décida à regagner sa base. Il était 7 heures et un brouillard épais s'étendait sur la mer. L'ennemi en profita pour se sauver et échapper à l'emprise des navires anglais.

Ceux-ci durent prendre de sérieuses précautions pour ne pas être confondus avec les unités ennemies.

Les premiers coups furent tirés par le « Revanche », le « Royal Oak » et l'« Agincourt » commandés par le vice-amiral Sir Cecil Burney. Peu après la 3e escadre anglaise de ligne, sous les ordres du vice-amiral Sturdee, ouvrit le feu à son tour.

Les Allemands, profitant du brouillard et des avantages du combat en retraite, tirèrent des quantités de torpilles.

Le « Marborough » fut atteint, mais ne coula pas et força même un cuirassé du type Kaiser à quitter la ligne. L'« Iron Duke » obligea également un cuirassé du type Koenig à se retirer. Un autre cuirassé allemand fut touché et quatre torpilleurs ennemis coulés.

Beatty poursuit alors et rejoint la flotte allemande vers 7 h. 32. L'un des bâtiments ennemis prend feu ; un autre s'enfonça de l'arrière. Le « Lion » tire quelques obus sur la tête de ligne ; le bâtiment de tête allemand est en flammes, et se retire en donnant de la bande sur tribord. Le « Princess Royal » incendie un cuirassé à trois cheminées. Le « New-Zealand » et l'« Indomptable » affirment que le troisième bâtiment ennemi, qu'ils ont combattu, a dû se retirer en flammes, donnant aussi de la bande.